

POUR UNE ÉPISTÉMOLOGIE TRANS ET FÉMINISTE : UN EXEMPLE DE PRODUCTION DE SAVOIRS SITUÉS

Karine Espineira

Comment le « je » du témoignage est-il devenu le « nous » de la recherche ? Comment, concernant les personnes trans¹, s'est opéré le glissement du statut d'*objet de savoir* à celui de *sujet de savoir* ? Répondre à ces questions dans un contexte académique, quand on se pense comme membre d'un groupe subalterne, minorisé, voire opprimé, conduit à considérer l'articulation entre un statut d'*insider* et un statut d'*outsider*. Montrer les limites et les avantages à être « du dedans » et « du dehors » constitue une démarche éclairante qui est le point de départ de cette contribution. Nous produisons un contre-discours dans une position de « contre-public ». Nous suivons la pensée de Nancy Fraser (1990, 67) dont la notion de « contre-public-subalterne » fait référence aux publics subalternes qui inventent et diffusent des contre-discours leur permettant en retour de formuler des interprétations oppositionnelles de leurs identités, intérêts et besoins². Les cadres de notre posture épistémologique nous les disons trans et féministe. Nous produisons un contre-discours pour formuler des identités différentes et des savoirs nouveaux dans une double posture du dedans/dehors ; nous l'inscrivons dans une dynamique constructiviste de l'espace public ; nous l'élaboreons depuis une position subalterne.

Il semble important de montrer les échafaudages d'un parcours de recherche et de ne pas éluder le « je » de la chercheuse analysant son travail *a posteriori* ou *in progress*. Ce travail – mené en tant que personne trans identifiée et auto-identifiée comme telle – a débuté avec une étude sur la construction médiatique des transidentités. Celle-ci s'est appuyée d'une part sur un corpus audiovisuel constitué à l'Institut National de l'Audiovisuel³, d'autre part sur une observation participante de cinq années du terrain⁴ transidentitaire français ; cette recherche a ainsi mis à jour une représentation de type hégémonique (un sujet « transsexuel » validant l'ordre des genres) et elle a aussi pu éclairer la dichotomie entre personnes et représentations – dichotomie relevée par les personnes trans elles-mêmes au sein des associations parisiennes des années 1990).

¹ Par l'expression « personne trans » ou le terme transidentité, nous désignons les personnes auto-identifiées ou identifiées comme transsexuelles, transgenres ou encore travesties. Il existe bien d'autres identifications témoignant aussi d'un refus d'assignation marqué par les acronymes Ft* et plus rarement Mt*, qui à l'origine désignaient les transitions *female to male* et *male to female*.

² Fraser associe les notions de *subaltern* de Gayatri Chakravorty Spivak (1988) et de *counterpublic* de Rita Felski (1989).

³ Le corpus a regroupé 886 documents audiovisuels sur la période 1946-2010 : actualités, fictions, magazines, reportages, sport, cinéma, talk-show, variétés, télé-réalité.

⁴ Par terrain, je désigne les associations et collectifs transsexuels et transgenres. L'observation participante (2008-2012) a été doublée d'entretiens et d'une enquête qualitative menée de 2009 à 2010. Le « terrain » est parfois traité comme une « entité » quand je désigne les politiques trans, c'est-à-dire la façon dont les groupes trans existent et agissent dans l'espace public. D'une part, l'inscription militante dans les groupes désignés est antérieure au choix du terrain et l'inscription dans la recherche, et, d'autre part, l'étiquetage militant dont j'ai été (et suis) l'objet est variable selon les groupes considérés.



Ne pas éluder le « je » est une précision importante qui en appelle une autre. Bastien Soulé écrit qu'être affecté est « la condition *sine qua non* des adeptes de la participation observante » (Soulé 2007, 137). Ma démarche de recherche exigeait que j'intègre à l'étude les affects, les engagements intellectuels et les contaminations symboliques diverses, antécédentes à l'élection de mon terrain, en m'impliquant ainsi dans ce que je me suis proposée de nommer une posture « auto-rétro-observante ». Cette notion avait d'abord pour objectif de servir de « première ligne de défense théorique » pour faire face à des résistances attendues⁵. Elle avait aussi vocation à exprimer une posture épistémologique située et à éviter le piège de l'autolégitimation.

Au plus proche d'un métarécit de recherche, nous détaillerons les outils qui ont permis une inscription dans les épistémologies féministes tout en ouvrant à une épistémologie marquée par les *Trans Studies* anglo-saxonnes. Une première partie s'intéressera à la théorisation du contexte d'énonciation d'un savoir lié au *fait transidentitaire*, étudié comme chercheuse et vécu comme personne ayant procédé à un changement de genre – expression préférable à « changement de sexe » qui renvoie au déterminisme biologique déniait au passage l'expérience sociale, voire la pratique culturelle. Nous analyserons les termes d'un discours sur soi qui semble constituer une étape nécessaire vers un au-delà de l'appartenance morale, de l'intimité et de la familiarité avec le terrain étudié. Dans une seconde partie, nous reviendrons précisément sur la notion d'épistémologie du point de vue (*standpoint epistemology*) proposée par Donna Haraway et sur ses développements jusqu'à Elsa Dorlin. À travers des exemples de savoirs situés à l'œuvre, et en nous appuyant sur la pensée de Marlène Coulomb-Gully et de Marie-Joseph Bertini, nous montrerons que face à une tradition *gender blind* une épistémologie du point de vue trans doit être féministe. Le cantonnement du sujet trans aux champs médical et moral est d'une telle efficacité symbolique que le sujet lui-même éprouve des difficultés à comprendre son histoire. Nous tentons alors de déplacer le problème dans le champ de la philosophie, afin de reconnaître les sujets *trans* comme des sujets de savoirs et de droits, des personnes pensant, dans leur humanité, les outils de leur émancipation.

Contexte d'énonciation : D'où parle-t-on ? Quand parle-t-on ? Et qui parle ?

Lors de la soutenance de ma thèse de doctorat au mois de novembre 2012, deux phrases sont venues résumer un basculement effectif du statut d'objet de savoir à celui de sujet de savoir s'inscrivant dans un récit de vie personnel : *Avoir vécu le fait transidentitaire c'est avoir appris l'institution de la différence des sexes. C'est une « intuition » que l'on peut éprouver dès le début d'une transition, mais que l'on peut mettre près de vingt ans à valider comme connaissance.* Mais apprendre n'est pas accepter et refuser n'est pas méconnaître. Ce qui au départ n'aurait pu demeurer qu'une intuition a trouvé confirmation dans l'édition française de *L'arrangement des sexes* d'Erving Goffman, introduite par une présentation de Claude Zaidman :

« Des hommes et des femmes se côtoient dans un espace social mixte : espace public, réunion privée, lieu de travail ou de plaisir, vie familiale... ; chacun sait ou semble savoir comment il ou

⁵ Résistances qui me semblent parfois ignorées de leurs auteurs dans le travail universitaire et qui prennent la forme d'une « domination épistémologique ». Le savoir situé trans se voit analysé, jugé et sommé de s'expliquer depuis des épistémologies plus établies ou mieux partagées. L'enjeu se lit à travers la question : comment proposer des savoirs reconnus comme rationnels et valides (et ne pas avoir à démontrer l'indémontrable) depuis une localisation dont l'existence est déjà soumise à caution ou dont l'émergence est trop récente pour se valoir d'héritages reconnus ?



elle doit se comporter dans cette situation spécifique en fonction du fait qu'il ou elle est homme ou femme. » (Zaidman 2002, 9)

Cet « arrangement », les épistémologies féministes l'analysent depuis des décennies et la liste des contributions est si riche que la citer déborderait cet article. L'état des lieux de la « question trans » ne peut donc se cantonner à des analyses médicales et ignorer que la question elle-même est peut-être partie prenante de cet arrangement. Pourtant, dans le procès-verbal du Conseil d'orientation de l'Agence de la biomédecine du 19 septembre 2013, il est écrit :

« Bernard Cordier indique que la Sofect a saisi la Commission générale de terminologie et de néologie. Celle-ci a indiqué que la substitution de "genre" à "sexe" ne répondait pas à un besoin linguistique et que l'extension du sens du mot "genre" ne se justifiait pas en français. Cette extension est directement empruntée à la langue anglaise et est souvent utilisée pour entretenir volontairement une ambiguïté et montrer (au nom de la "théorie du genre") que tout ceci est construit par l'organisation sociale. Bernard Cordier voit dans cette posture un "dénier de la nature". » (Agence de la biomédecine 2013, 6)

Ce document fait référence au préfixe « trans » et à une « minorité militante » dans la même perspective. La charge est globale et vient conforter l'idée du « bouclier thérapeutique » constitué en « entreprise d'orthopédie sociale » (Foucault 1975, 318) qui s'ignore. Inspirons-nous du philosophe Michel Foucault pour traduire notre pensée : *On ne punit pas et on ne contrôle pas, puisqu'on soigne des trans dociles et utiles à la société en fin de compte*. Les processus de renaturalisation à l'œuvre ici ne sont-ils pas idéologiques ? Au-delà d'une nouvelle tentative d'*arrondissement* de la question trans, ne faut-il pas y voir une négation des apports de la pensée féministe qui a montré que la « nature » ne doit pas déterminer nos rôles sociaux et autoriser d'inacceptables rapports de domination ? Considérant les épistémologies féministes comme des outils d'émancipation formés entre autres au sein même de l'université, nous les reprenons à notre compte. À partir d'un point de vue « trans », autant que « trans et universitaire », « trans et féministe », il a fallu questionner l'usage de ces outils dans une recherche scientifique – jusqu'à l'usage, à l'écrit, du « je » de la première personne en certaines occasions.

Depuis plus d'une quinzaine d'années, les références à « une histoire personnelle » incarnent parfois « un sujet », une thématique. Pendant tout ce temps, j'ai pensé la « position d'observation » comme privilégiée :

« Une personne ayant vécu dans le Genre social masculin et féminin est-elle en mesure de dire ce qu'est un homme ou une femme ou bien est-elle en mesure d'expliquer quelles sont les contraintes s'exerçant sur le devenir homme et femme, sur le *savoir être* autant que sur le *devoir être* masculin et féminin⁶ ? »

Cette position s'inscrit dans la droite ligne de la pensée de Claude Zaidman. La sociologue pose la notion de « tiers observant » ainsi :

⁶ Dans cette autocitation, j'avais adopté, avec la majuscule, la graphie proposée par Marie-Joseph Bertini qui explique que cet usage fait « signe vers les *Gender Studies* anglo-saxonnes » avec la volonté de contribuer à l'enrichissement de cette question au sein des Sciences de l'information et de la communication (SIC). Pour mieux comprendre cette posture, il faut savoir que les SIC ont résisté aux études de genre, ce que montrent notamment Coulomb-Gully et Bertini depuis le début des années 2000.

« Une personne étrangère à cette situation est là qui observe comment, dans cette société, et dans ces circonstances, dans cette situation, des hommes et des femmes expriment le fait d'être homme ou femme à travers leurs façons d'être ensemble. Qu'est-ce qu'être une femme ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Non à titre d'expérience intime, mais dans la mise en œuvre permanente d'un "savoir-être" social. » (Zaidman 2002, 9)

On voit se construire ici les prémisses d'un *au-delà* du *discours sur soi*.

Les questions qui en découlent sont nombreuses : Comment s'abstraire ? Sommes-nous actrice ou témoin ? Observons-nous une transformation sociale au long cours ? Combien de chercheur-e-s ont-ielles expérimenté le changement de genre ? Et si nous incriminions le hasard ? L'absurdité d'une « expérimentation du suicide » m'est venue à l'esprit. Il faudrait en réchapper pour en parler, mais alors que devient l'idée de « suicide vrai » ? L'acte n'est-il pas planifié pour réussir ? Si j'ai opéré la transition dite « transsexuelle » ce n'était pas pour engager une recherche sur la question, mais ultérieurement j'en suis venue à l'approcher comme un objet de recherche. Chercheurs et chercheuses auraient-ils déjà expérimenté le genre social féminin ou masculin en acceptant le passage par une opération qui outrepassa la frontière de la transformation du corps, transformation dite irréversible⁷ ? Nous disons pourtant que la transidentité n'est pas une condition nécessaire pour travailler sur ces questions. Appartenir au « nous » ou au « eux » ne doit pas non plus invalider par avance toute l'originalité et la force de l'entre-deux qu'illustre mon propre cas. Faut-il, dans la recherche, mettre en balance le *coming out* et le fait de « dire d'où l'on parle » ? Nous affirmons ici l'originalité et la légitimité d'une position propre.

Avec cet exposé nous prétendons poser un cadre d'énonciation pour situer nos savoirs. Ce processus comprend une seconde étape qui se veut dépassement de *ce-que-l'on-serait* par une connaissance intime du groupe fondée sur une socialité et une appartenance morale à la communauté trans. L'exemple de Lila Abu-Lughod, professeure de *Women and Gender Studies* à l'Université de Columbia à New York, nous offre un éclairage. Dans *Sentiments voilés*, Lila Abu-Lughod rapporte une expérience de deux années dans une communauté de Bédouins arabes où elle avait le même statut que les autres femmes. Elle écrit :

« Même si le fait que je fasse partie de leur communauté morale, comme le supposaient mes hôtes, m'imposait des contraintes, il m'a également permis d'y participer d'une manière exceptionnelle [...]. Ce fut un processus de socialisation autant que d'observation. » (Abu-Lughod 2008 [1999], 49)

Si elle prend la mesure des contraintes et des limites de l'observation, elle souligne aussi que le processus de socialisation constitue à cet égard un cadre exceptionnel. Elle ajoute :

« Je m'intéressais à la complexité des relations interpersonnelles dans la société bédouine et m'interrogeais sur les concepts avec lesquels les Awlad'Ali appréhendent leur univers social et agissent en son sein. Ce type de savoir exigeait une connaissance intime et prolongée des gens. » (Abu-Lughod 2008 [1999], 49)

L'auteure soulève ici une question qui nous occupe également et qui a trait à la connaissance intime d'un groupe. En commençant une étude sur la construction médiatique des personnes trans, j'ai dû considérer mon statut d'*insider* comme une donnée qu'il ne fallait surtout pas éluder mais plutôt valoriser. L'exemple

⁷ Cette notion mérite d'être interrogée.

donné par Lila Abu-Lughod me permet de dire que ma situation au moment de la recherche était à la fois privilégiée et responsabilisante : je faisais partie de la communauté morale du groupe étudié et je me proposais d'en donner une traduction. Le processus de socialisation n'a pas été un obstacle puisque la sociabilité au sein du groupe préexistait à cette recherche située. En revanche, le processus d'observation a dû être pensé à partir de la question suivante : comment apprend-on à observer un univers intime à titre individuel et collectif ? Comment devient-on *outsider* à son terrain quand on est l'une de ses (coor)données ? S'agissant précisément de l'appartenance aux communautés trans et de la connaissance intime et prolongée de très nombreuses personnes, de leur histoire individuelle et collective, de leurs luttes et de leurs oppressions, comment se faire oublier et s'oublier sans se renier ? Tel a été le travail à penser et à mettre en œuvre pour arriver à qualifier cette recherche.

Dans sa préface à *Sentiments voilés*, Vinciane Despret⁸ pointe quant à elle la posture si particulière de la chercheuse, en conjuguant cadre d'énonciation, contexte sociohistorique, savoir situé et appartenance :

« Abu-Lughod sera certes dans cette étrange posture des “personnes de l'entre-deux”, comme elle se désigne elle-même pour rappeler qu'elle est à la fois dans et hors de la communauté qu'elle décrit ; mais c'est le “dans” qui va à présent compter. Le “hors” s'efface et ne transparaît plus qu'à l'horizon du projet, qui est de favoriser une meilleure compréhension de la logique d'un système social complexe [...]. » (Despret 2008, 12-14)

La philosophe met l'accent sur l'appartenance. Le « je » de l'appartenance devient une posture du « nous » avec la volonté/nécessité de la mise à distance marquant la position de la chercheuse « face aux “autres”, ce “nous” de la réflexivité et de la mise en perspective » (Despret 2008, 12-14). Vinciane Despret parle de métamorphose de l'anthropologue au sens du « diplomate » décrit par Isabelle Stengers. Tel un diplomate, le chercheur, acteur des « sciences de la contemporanéité » (Stengers 1997), se place donc à l'entrecroisement de deux régimes d'obligations : il accepte d'être traversé par la culture du terrain et il est tenu de la rapporter à d'autres, en traduisant ce qui lui est devenu familier pour « faire de ce qu'on [lui] a appris les ingrédients d'une histoire à construire » (Despret 2008, 12-14). Nous sommes ici, comme le relève Vinciane Despret, « au cœur du travail de la traduction comme travail de passage et de transformation⁹ » (Despret 2008, 12-14).

L'usage fait par Lila Abu-Lughod et Vinciane Despret des notions d'engagement, d'intimité, d'appartenance, de mise à distance et de traduction nous a guidé dans la description du terrain et de la façon dont les groupes trans communicants existent et agissent dans l'espace public. La familiarité avec le terrain et ses acteurs a permis des traductions peut-être nouvelles. La notion de familiarité est à entendre ici comme ce qui a permis de lever le voile, de mettre à jour, ou encore de donner à voir et à interpréter une « intimité » du terrain : histoires, revendications, politiques, subcultures, théorisations. « Ceux du dehors » peuvent relever des éléments de contraste et de comparaison, mais peuvent-ils atteindre la familiarité ? « Ceux du dedans » auraient-ils à gérer un déficit en contraste et en comparaison ? Point crucial, dès lors qu'il s'engage dans une recherche portant sur les personnes ou la question trans le chercheur ou la chercheuse identifié-e trans ne serait ni totalement du « dedans », ni complètement du (et en) « dehors ». Bastien Soulé souligne que le chercheur engagé dans une recherche participante « a un accès privilégié à des informations inaccessibles au

⁸ Vinciane Despret a écrit avec Isabelle STENGERS *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?* (Paris, Les Empêcheurs de penser en rond et La Découverte, 2011), où elles interrogent la manière dont on fabrique de la pensée « en tant que femme ».

⁹ Voir aussi Vinciane DESPRET, 2012.

moyen d'autres méthodes empiriques » (Soulé 2007, 128). En cela, il vit une réalité lui permettant de comprendre certains mécanismes. Dans le cas d'une recherche « trans », l'observation est-elle *ouverte* ou *clandestine* ? Assurément ouverte, dira-t-on, si l'appartenance est connue, déclarée et marquée historiquement au terrain. Mais clandestine, si le passage de l'appartenance à l'observation est tu, ou si l'aveu du passage n'a lieu qu'*a posteriori*. J'ai considéré que la transidentité de la chercheuse [moi] pourrait s'avérer être un obstacle probable pour l'institution universitaire, mais un avantage indéniable dans la relation d'enquête. L'observation a été ouverte.

Sur les questions du marquage ou de l'appartenance, des statuts d'*insider* ou d'*outsider*, je peux donner deux autres exemples de parcours de recherche qui font aussi partie de mon terrain d'étude, à savoir la représentation sociale des personnes trans et leur construction médiatique. Le premier est celui d'un doctorant en sociologie engagé lui aussi dans une recherche concernant les personnes trans. Dans l'intimité, des groupes ou individualités du terrain m'ont confié leur méfiance vis-à-vis de ce chercheur « cisgenre » (non-trans) qui allait « parler à notre place ». Mais son statut de « non-trans » pouvait aussi lui donner un avantage dans d'autres groupes plus prompts à répondre aux sollicitations d'une personne du « dehors », représentant estampillé comme tel de l'institution universitaire à travers laquelle on pense pouvoir faire passer des messages¹⁰. L'idée que les statuts respectifs d'« homme » et de « femme » puissent aussi expliquer les différentes attitudes n'a pas été écartée et a donné lieu à un certain nombre de réflexions que nous partageons.

Imaginons un personnage que nous nommerions John ou Jane Doe, nom que les Anglophones utilisent pour désigner par convention une personne non-identifiée, un profil type : les hôpitaux, la police, les *profilers* des *thrillers* du cinéma et de la littérature travaillent avec les stéréotypes de John et Jane Do. Dans l'exemple qui suit, ce personnage possède plusieurs des traits de caractère des chercheurs rencontrés durant mon parcours doctoral et post-doctoral, avec lesquels les rapports ont été dans certains cas strictement professionnels et, dans d'autres, doublés d'amitié et/ou de solidarité politique et militante. Notre personnage imaginaire construit sur des « choses du réel » réunit un certain nombre de points intéressants pour une approche intersectionnelle. John Doe est : un homme, blanc et jeune. Il a suivi sans encombre un parcours universitaire assez exemplaire et valorisé comme tel ; il est valide et en bonne santé, très à l'aise dans la prise de parole et dans le travail de réseau : il s'exprime bien, a une bonne assise financière, maîtrise les codes, etc. « Il sait occuper l'espace », disent des collègues chercheuses qui se surprennent parfois à le surprotéger alors qu'il n'en a, *a priori*, nul besoin. John jouit ainsi, souvent à son insu, de nombreux privilèges (*il ne les voit pas* ou ne les reconnaît pas comme tels) d'âge, de classe, de race et de genre. Les avantages de sa situation sont apparemment incontestables, et pourtant John Doe éprouve semble-t-il des difficultés à comprendre qu'il se place, ou est placé, en position de pouvoir et de domination. S'il peut faire état de stigmates qui, de son point de vue, l'inscrivent dans une catégorie minoritaire en certains lieux et en certaines occasions, John Doe n'est pas : une femme, une personne racisée, immigrée, handicapée ou à la santé fragile, relativement âgée, plutôt introvertie, peu douée pour le « réseautage » dont les codes lui échappent, avec un parcours de vie loin d'être exemplaire et valorisé comme tel. Il a un autre avantage de taille : il n'est pas trans, ni comme personne ni comme chercheur. La question de son orientation sexuelle est plus indécidable. John peut être hétérosexuel, bisexuel ou homosexuel. S'agissant de lui l'hétérosexualité est vraisemblablement un atout. Disons à tout le moins, pour souligner une évidence, qu'elle n'handicape pas son acceptation sociale

¹⁰ On retrouve le même phénomène dans les rapports avec les médias.

contrairement à l'homosexualité ou la bisexualité.

John Doe entretient avec les autres des rapports complexes, car si les affects et différentes formes d'amitié y ont leur place ce sont aussi des relations de pouvoir et de domination. L'articulation entre privilège et intersectionnalité doit donc être abordée avec précaution.

L'intersectionnalité permet de mettre à jour un « cumul des disqualifications » et une catégorie minoritaire invisibilisée par d'autres catégories minoritaires, tandis que la notion de privilège permet ici d'éclairer parfois du déni, mais le plus souvent un aveuglement devant le privilège. La catégorie minoritaire « gay » peut invisibiliser la catégorie « lesbienne », sachant que ces deux catégories peuvent de même invisibiliser la catégorie de la couleur de peau (non-blancs et/ou non-blanches, par exemple) ou la catégorie trans (non-cisgenres), etc. Une catégorie n'excluant pas l'autre, c'est la règle du cumul qui prévaut pour toutes les catégories minoritaires, y compris « trans ». Pour illustrer l'une des articulations possibles entre privilège et intersectionnalité prenons l'exemple d'une Jane Doe, et de ses privilèges de couleur de peau et d'orientation sexuelle, étant admis que ces privilèges fonctionnent sur le principe du déni de leur propre nature. Dans notre exemple, Jane est visiblement blanche et passe pour hétérosexuelle. Cela lui laisse deux attitudes possibles. Soit elle nie et, fermant donc les yeux sur ses privilèges, ne parvient pas à comprendre qu'elle est en situation de domination, soit – consciente des avantages que lui confèrent sa couleur de peau et son orientation sexuelle – elle s'efforce de rendre visibles d'autres catégories minoritaires auxquelles elle appartient. Elle fait alors l'inventaire des cumuls de catégories qu'elle estime minoritaires : femme, classe sociale dévalorisée, situation de handicap, etc. Sa « défense » sera plus ou moins bien perçue par ses interlocuteurs et interlocutrices, ami·e·s ou non. Jane pourrait aussi être trans et lesbienne, et ces deux catégories pourraient elles-mêmes masquer la catégorie de la couleur de peau. L'individu le plus minoritaire est-il celui qui *cumule le plus* (le plus opprimé) ou celui qui est *le plus invisibilisé* (celui dont on parle le moins et/ou que l'on entend le moins) ? Doit-on hiérarchiser au sein des catégories minoritaires ? Comment questionner les privilèges de genre, de classe, de couleur de peau, d'orientation sexuelle, etc. au sein même de ces catégories, sinon en travaillant sur les intersectionnalités ? Le privilège reconnu comme tel cesse-t-il d'être un privilège ? Le processus de désassujettissement conduit semble-t-il irrémédiablement à l'intersectionnalité, exigeant de nous une position pluraliste, c'est-à-dire des positionnements qui ne sont pas dans notre intérêt d'individu en apparence conforme aux attentes normatives d'une société donnée au moment même où John Doe refuse de reconnaître une position de pouvoir.

Il nous arrive à tou-te-s d'avoir affaire à John Doe, comme le relate cette saynette vécue dont le cadre, il faut le préciser, est la *scène des contraintes* dans une perspective butlérienne. Avec John, je me rends à un rendez-vous dans une importante administration. Deux jeunes femmes nous reçoivent. Elles affichent une sensibilité féministe ainsi qu'un esprit LGBTIQ. En sémiologue, j'apprécie le dispositif spatial, une table ovale, et son usage par les divers protagonistes. Les deux jeunes femmes s'assoient côte à côte à l'une des extrémités tandis que John s'installe à l'autre bout, en vis-à-vis. N'ayant aucune envie de me retrouver trop près de lui, ce qui pourtant m'aurait permis de faire face à nos deux interlocutrices, je me place sur un côté. Ce dernier mot illustre bien ce qui va suivre, car je vais rester de « côté » tout au long de ce rendez-vous de travail, y compris quand il sera question du volet transidentité. Je parle, mais personne ne me regarde franchement dans les yeux, ce qui me donne une impression d'esquive permanente et impensée comme telle. Les deux jeunes femmes suivent du regard les réactions de John, le métalangage des expressions des yeux, des gestes, des mimiques, etc. D'ailleurs, il finit par prendre lui aussi la parole sur la question trans. De mon



côté et « à côté » ou « de côté », je renonce à parler et me contente de faire bonne figure jusqu'à la fin de la réunion. En sortant, je fais part à John de ce que je pense avoir vécu, ou du moins je tente de partager un ressenti que je mets à la question et soumet à l'analyse. Fort surpris, John dit n'avoir rien vu de cela. Je le crois et je me ferais tout autant aux deux jeunes femmes si elles tenaient les mêmes propos. Je suis persuadée, en effet, que personne n'a perçu le dispositif de pouvoir à l'œuvre. C'est d'autant plus vrai que nous n'avons pas conscience de nos privilèges ou de nos statuts d'autorité et ce, jusque dans les lieux où nous sommes en position de pouvoir. Les anecdotes de ce type sont nombreuses. Il arrive parfois qu'un John Doe livre à propos d'un fait concernant la transidentité une analyse critique que je formule aussi de mon côté. Venant de lui, la « critique » est d'emblée reconnue et acceptée car elle émane avant tout d'un collègue, qu'il soit anthropologue, psychologue, psychiatre, psychanalyste ou sociologue, tandis que pour la même analyse je me vois qualifiée de « militante trans », voire de militante trans « en colère ». Quand aucun processus d'assujettissement n'est à l'œuvre, c'est celui de la disqualification qui entre en scène. Si je gardais ces observations sous silence, ne serais-je pas auteure de mon propre assujettissement ? Je ne peux pas me cantonner au beau/mauvais rôle. Bien qu'étrangère, j'ai la peau blanche et mon français ne laisse rien deviner de mes origines, fruit d'un métissage par conséquent invisible et impossible à valoriser. Je n'ai donc jamais connu les discriminations vécues par une personne non-blanche. Discriminations, oppressions et assujettissements que je ne peux qu'imaginer et penser en solidarité depuis ma position de femme trans, issue du milieu ouvrier, femme de ménage à la sortie de mes études universitaires, puis formatrice multimédia dans le monde de l'insertion sociale et professionnelle. Formatrice de personnes au profil à la fois proche du mien et différent, mais exerçant cette fonction à partir d'une position de pouvoir pensée comme telle à l'époque, ce qui me différencie de John Doe. La règle des cumuls est complexe, comme on le voit. Aussi minoritaire que je puisse m'estimer et me décrire, par rapport à d'autres situations de cumul je suis potentiellement en position de pouvoir. Si ni ma transidentité ni mon appartenance morale au groupe trans ne peuvent être éludées dans les rapports de pouvoir auxquels je suis fréquemment confrontée, le critère du genre ne suffit pas à les expliquer, à les éclairer. En effet, comment expliquer alors que dans le groupe trans un seul critère d'exclusion puisse éventuellement s'appliquer aux John Doe : le fait de ne pas être trans ?

Arrivée à ce point, je ne peux pas ne pas mentionner l'expérience que Paul B. Preciado¹¹ (2008) décrit dans *Testo Junkie* en la présentant comme un protocole d'intoxication volontaire à la testostérone. Au fil de mes recherches, il en a maintes fois été question lors de mes échanges avec des personnes trans, les commentaires allant de l'admiration à la critique la plus acerbe. Beaucoup estiment que l'expérience dans laquelle s'est engagée Preciado n'aurait rien d'irréversible et que son récit subjectif donne une fausse idée de l'expérience des FtMs. Certain-es apprécient la démarche, qui vise la déconstruction sexe/genre « à coups de volte-face théoriques et de prises de testostérone », mais pour Beatriz Preciado elle-même il ne s'agissait pas de *transsexualisation* : « Je n'ai pas pris cette hormone pour devenir un homme, cela ne m'intéresse pas » (Daumas 2008). L'idée qu'une personne du dehors prenne la parole des trans a fait modestement son chemin, dans le milieu trans, mais le plus grand nombre semble penser qu'il est plus intéressant de se pencher sur la cartographie des micropolitiques féministes, *queer* et transgenres que propose Preciado que

¹¹ À la période de l'écriture de cet article (entre 2013-2014), Paul B. Preciado n'avait pas encore opté pour le prénom Paul comme on a pu le lire dans une chronique de *Libération* parue début 2015 et intitulée « Catalogne Trans ». Nous en prenons acte mais nous choisissons de ne pas réécrire les passages se référant à Preciado afin de ne pas effacer notre analyse initiale.

sur une démarche de transsexualisation dont Beatriz, à l'époque, se défendait très clairement. La philosophe Elsa Dorlin souligne ce point en qualifiant la démarche de Preciado de véritable expérimentation sur soi : elle parle à ce propos d'un « processus de désidentification genrée, relatif aux normes dominantes du masculin et féminin ; d'un *road trip* technobiologique qui expose à l'inintelligibilité sociale (et à ses multiples effets) » (Dorlin 2011, 16). Et elle précise :

« En prenant de la testostérone, Beatriz Preciado ne s'identifie pas comme "trans" FtM ou Ft*¹² [...] Elle expérimente des techniques de soi contre-hégémoniques, quitte à tomber dans le solipsisme. Pourtant, on ne peut désaffilier son récit du contexte politique dans lequel il s'inscrit : il exprime une position à la fois atomisée et située dans un continuum, un devenir de nos corps comme complexes de "techno-organes vivants". » (Dorlin 2011, 18-19)

L'expérience de Paul B. Preciado n'est pas qu'illustration des savoirs situés, c'est un savoir situé à l'œuvre.

Les données de mon enquête ont été recueillies au moyen de correspondances personnelles, d'échanges interpersonnels informels, d'échanges sur des forums et des réseaux sociaux. Tout au long de ma recherche on a pu me dire que *j'avais le droit de parler des trans* parce que *j'étais trans*. Mais l'expérience du philosophe Paul B. Preciado n'est pas pour moi sans pertinence, et je ne trouve pas les John/Jane Doe illégitimes par rapport à la « légitimité » que me confère ma posture « trans » en vertu d'un statut, il faut le souligner, antérieur à ma recherche. À quel stade de développement un sujet devient-il « trans », à quel stade concerne-il les études trans ou peut-il y être inscrit ? Quelle thématique serait « trans » ? Qui serait « trans » et qui ne le serait pas ? Quel est d'ailleurs le véritable sujet quand on écrit et pense le préfixe « trans » appliqué à des personnes, des idées ou des mouvements ?

Bien que mes recherches soient situées, le hors-champ y est tout aussi présent que dans les travaux qui mettent au jour la domination normative du masculin sur le féminin, du blanc sur le noir, le rouge ou le jaune, d'une culture occidentale sur d'autres façons de vivre, de penser et de produire des savoirs, d'une religion sur les autres croyances, de l'hétérosexualité sur les autres orientations affectives et sexuelles. Avec ces évocations, je donne des exemples de la difficulté à produire des savoirs situés tout en se gardant de la propension à hiérarchiser les rapports de domination et de discrimination. Ne faudrait-il pas conjuguer ce « nous les femmes », « nous les trans », « nous les personnes racisées », « nous les homos », en un « nous les opprimé-e-s », sans perdre de vue la multitude des spécificités et en proposant aussi des analyses des entrecroisements ? L'épistémologie du point de vue permet justement de penser les convergences et les coalitions possibles (un transféminisme) et nécessaires sans éluder les rapports de pouvoir qui structurent individus et sociétés.

Standpoint epistemology et contexte gender blind

C'est à Donna Haraway (2009) que nous devons le concept de « savoirs situés ». Elsa Dorlin le contextualise ainsi :

¹² Pour mémoire, ainsi placé l'astérisque désigne la non-définition/reconnaissance d'une destination genrée.



« Il renvoie à tout un courant de la pensée féministe matérialiste anglophone que désigne l'expression "épistémologies du point de vue", ou "épistémologies du positionnement" dans lequel Donna Haraway occupe une position centrale. » (Dorlin 2009)

L'article « Savoirs situés », publié en 1988, interroge « "la neutralité" supposée du savoir scientifique et adresse au féminisme la question du "privilège de la perspective partielle" dans la production des visions du monde » (Sanna 2010). Avec Donna Haraway, Sandra Harding et le postféminisme plus largement, la notion de division sexuelle du travail intellectuel nous implique.

Dans l'article qu'elle consacre aux apports de Donna Haraway, Elsa Dorlin (2009) revient sur les recherches féministes en sociologie des sciences, qui soulignent le faible nombre de femmes dans le champ de la recherche, et sur les implications épistémologiques de la division du travail intellectuel. Elle écrit :

« Les sujets de connaissance, en grande majorité masculins, ont une représentation biaisée, partielle, du réel. Ils ignorent, disqualifient ou délaissent totalement des pans entiers du réel qui touchent au travail de reproduction. Dans les premiers travaux d'épistémologie féministe, la division sexuelle du travail, l'assignation des hommes au travail de production et des femmes au travail de reproduction, rend compte du privilège épistémique accordé à des représentations, à une vision du monde déterminée par les seules conditions matérielles d'existence des hommes. » (Dorlin 2009)

Le point de vue assumé, le positionnement (*standpoint*), marque une rupture avec la posture de connaissance désincarnée mais pour autant il ne défend pas une perspective subjectiviste puisque Donna Haraway « considère au contraire que les normes de l'objectivité scientifique en vigueur sont déterminées par des positionnements matériellement, et donc socialement, situés. Dans ces conditions, le point de vue "féministe" n'est en rien plus "partial" ou "militant" que le point de vue prétendument "neutre" ; il offre, au contraire, une perspective inédite de recherche » (Dorlin 2009). Une épistémologie du point de vue trans est nécessairement féministe, nous semble-t-il. Dans mon travail scientifique, le *standpoint* comprend ce que j'appelle un « hérité » – c'est-à-dire la conceptualisation de la pratique du fait transidentitaire – et réclame tout à la fois la familiarité avec le terrain, l'exercice de sa mise à distance, l'inscription dans un champ académique et la mise en œuvre de la recherche. Nous croisons travail scientifique, engagement, résistance à la disqualification, rapports de savoir et de pouvoir depuis une position située.

Depuis une dizaine d'années, par le biais des études de genre, quantité de praticiens, de chercheurs et d'intellectuels pensent ce qui constituerait « la question trans », et si l'on n'y prend garde ces études risquent de passer à tort pour des *Trans Studies*. Faut-il s'attendre à voir se structurer en France des *Trans Studies* où aucun universitaire identifié comme trans ne travaillerait sur le sujet ? Quel niveau d'excellence faudra-t-il atteindre, combien de livres et d'articles faudra-t-il écrire pour figurer dans une bibliographie en tant qu'universitaire et non plus en note de bas de page ou entre parenthèses à titre d'objet, de témoin, ou de subalterne ? John Doe est-il soumis aux mêmes règles ? La bienveillance confondue avec la posture éthique d'un discours sur les trans – et souvent tenu à la place des trans – n'est pas une légitimité en soi et ne constitue pas une épistémologie. Demande-t-on à John Doe de croiser travail scientifique, engagement, résistance à la disqualification, rapports de savoir et de pouvoir depuis une position située ?

Si nous estimons que les écrits sont de la responsabilité de leurs auteur·e·s, alors nous réfutons pour nous-mêmes le rôle de témoin modeste, invisible à lui-même dans la pratique, le discours et les résultats obtenus.



Selon Irène Jami, les *Social Studies of Sciences* montrent que :

« Les pratiques, les résultats et les discours scientifiques ne peuvent être dissociés de leur contexte politique, culturel, social, portant des atteintes irrémédiables aux prétentions des scientifiques à l'objectivité et à l'énonciation de vérités universelles. Études de cas et de controverses révèlent que la pratique scientifique consiste non en la "découverte", mais en la "construction", par le langage et les représentations, de ce qui est appelé "les faits", "la nature". Les résultats scientifiques ne sont pas l'exposé des faits ni la description fidèle de la nature, mais les produits de conditions historiques données. » (Jami 2008)

Irène Jami et Elsa Dorlin rappellent les limites tracées par Donna Haraway dans « Le témoin modeste » et sa lecture de *l'histoire de la science moderne et des exclusions de genre, sociales et de race qu'elle implique* (Jami 2008). Elsa Dorlin précise bien la portée de la critique de Donna Haraway, qui voit dans les « savoirs situés » un modèle épistémologique questionnant « la relation entre sujet et objet de connaissance en vue d'une "meilleure science" [...]. [Donna Haraway] prône une posture de connaissance davantage relationnelle » (Dorlin 2009). La critique porte bien entendu sur ce « témoin modeste » qu'est « l'homme de science » en tant que produit d'une construction historique déterminée. Ainsi, écrit Donna Haraway : « Le fait d'être invisible à soi-même est la forme spécifiquement moderne, professionnelle, européenne, masculine, scientifique de la modestie comme vertu » (Haraway 2009, 311). Cette tradition qui a entre autres instauré comme s'il allait de soi un contexte *gender blind* est contestée depuis quelque temps dans des champs scientifiques ayant gagné leur légitimité depuis peu. Marlène Coulomb-Gully et Marie-Joseph Bertini ont dû travailler sans relâche, au cours de la dernière décennie, pour rappeler ce qui porte aujourd'hui l'habit de l'évidence : il est impossible d'éluder le genre dans les processus de communication. Marlène Coulomb-Gully affirme que les sciences de l'information et de la communication ne peuvent ignorer la dimension *genrée* des processus de médiatisation. Bertini précise que cette dimension est même essentielle à la mise en lumière des « mécanismes complexes de formation et d'usage des Figures imposées aux femmes par le truchement de la presse écrite plus particulièrement » (Bertini 2002, 241). À propos de la tradition *gender blind*, Juliette Rennes et Marlène Coulomb-Gully expliquent que « la question du Genre a longtemps été un point aveugle de l'analyse du discours comme de la science politique française » (Coulomb-Gully et Rennes 2010, 175). En envisageant simultanément le genre, les médias et la politique, elles mettent en lumière les travaux qui soulignent la permanence des représentations stéréotypées et en expliquent la fonction :

« Révélateurs des imaginaires attachés aux représentations de genre, ces stéréotypes fonctionnent comme autant de barrières symboliques pour les femmes ; de même que les travaux sur la mobilisation de l'argument de genre par les politiques eux-mêmes, ils révèlent une tension qui semble insoluble entre représentant du féminin et représentation du pouvoir. » (Coulomb-Gully et Rennes 2010, 177)

Nier la diversité des transidentités en ne valorisant qu'un modèle « transsexuel » revient à placer la transidentité sous la bannière de cette tradition *gender blind*. La construction sociale et médiatique d'un sujet transsexuel stéréotypé et la valorisation de récits de changements de sexe au détriment de récits de



changements de genre escamotent la diversité des identités proposées dans le « réel »¹³. On voit l'intérêt de l'institutionnalisation des études trans, au-delà de ce qu'avait estimé Judith Butler. Esprit du temps, effet d'époque, de mode, d'état des savoirs ou des affirmations identitaires, Butler, nous semble-t-il, s'est plus souciée des *drag queens* de la culture *Camp* que des « trans ». Pour le dire autrement, son regard s'attache en premier lieu aux constructions et mises en scène des masculinités et des féminités. Dans *Défaire le genre*, elle s'attarde aussi sur les usages sociaux de la médecine, notamment de la clinique intersexe et transsexe, et elle développe le cas de John/Joan pour rendre justice à David Reimer, témoignant par là même d'une solidarité sans équivoque (Butler 2006). L'« allégorie de la transsexualité » dont elle parle à ce propos est très éloignée d'une identification de genre trans potentiellement en mesure de contribuer à défaire le genre. Depuis la publication de cet ouvrage, la donne a changé sous l'influence des politiques trans les plus contestataires : plusieurs productions des années 2000 ont rendu les identifications de genre trans plus visibles dans l'espace social et l'espace médiatique¹⁴.

Dans *Trouble dans le genre*, Judith Butler (2005) souligne l'instabilité du devenir humain en suivant la pensée de Monique Wittig. « Pour Wittig, être femme veut aussi dire, comme le soutenait Beauvoir, devenir femme. Mais, comme le devenir n'est pas du tout un processus stable, on peut devenir un être impossible à décrire de manière adéquate comme un homme ou une femme ». Elle ajoute, sous-estimant probablement le mouvement transgenre qui naît alors aux États-Unis : « Je ne pense pas ici à la figure de l'androgynie, ni à quelque hypothétique “troisième genre”, ni même à une transcendance de la binarité » (Butler 2005, 256).

Pourtant, si de nos jours certaines transidentités propagent et renforcent la binarité (et du même coup la majorité *straight*), les identifications de genre trans contredisent en revanche la reproduction et la validation de la binarité comme un *allant de soi*. L'affirmation de ces identités trop longtemps cantonnées au statut « d'hypothèse » vaut dénonciation du système binaire et sexiste. Défaire le mode binaire, ce n'est pas détruire le système de genre mais plutôt l'enrichir quoi qu'ait pu dire Judith Butler qui n'y voyait à l'époque qu'*ajouts sur ruines*. Mais si l'on veut réellement défaire le genre ne faut-il pas s'attacher à défaire un processus probablement plus fort encore, comme les intersexes nous l'indiquent, à savoir celui de *l'assignation* sur le seul critère du sexe constaté, voire conformé arbitrairement à la naissance ? L'étai sur lequel se construit l'agencement butlérien propose une figure conceptuelle non-normative pour contrer, entre autres, les agencements normatifs et les injustices, mais la question des franchissements de genre détectés et affirmés, qu'ils soient « trans » ou non, et celle des identifications de genre trans, restent entières.

Dans l'ouvrage *Féminismes et criminologie*, Colette Parent rappelle que l'épistémologie du point de vue des femmes, développée par Jane Flax, Nancy Hartsock, Hilary Rose et Dorothy Smith, nous apprend que « les projets de connaissance sont nécessairement situés socialement, inscrits dans l'histoire » (Parent 1998, 31). La criminologue souligne que l'épistémologie féministe du point de vue met à mal l'idée de la « science neutre, non engagée, du siècle des Lumières et emprunte à la conception marxiste, “pour qui la science peut

¹³ C'est l'un des résultats mis à jour par la recherche que j'ai menée pendant cinq ans (de 2008 à 2012) pour ma thèse de doctorat.

¹⁴ Comme avec les manifestations et les *happenings* : les marches trans, le T-Dor, la journée de visibilité trans ; pour les documentaires et films militants, on pense entre autres à *Gendernauts : A Journey Through Shifting Identities* de Monika Treut (1999), *Screaming Queens* de Victor Silverman et Susan Stryker (2005), *L'ordre des mots* de Cynthia et Mélissa Arra (2007), *Diagnosing Difference* d'Annalise Ophelian (2009), *Identités remarquables* de Nathalie Lépinay et Emmanuelle Vilain, (2010), *Mon sexe n'est pas mon genre* de Valérie Mitteaux (2011), *Wildness* de Wu Tsang (2012), *M. Angel* de Dan Hun (2013), ou encore les productions de l'association de cinéma militant *What The Film : Beware* de Samuel Atman et Bruce (2012) et *Vos papiers* de Bruce (2013).



refléter la réalité du monde et contribuer à l'émancipation des hommes" (Harding 1987a, 292). Ici, ce ne sont pas les membres du prolétariat mais les femmes qui, compte tenu de leur position concrète de sujets dominés, compte tenu du quotidien de leur vie, sont en mesure d'apporter une connaissance plus complète et juste du monde des femmes, du monde des hommes et des relations entre les deux » (Parent 1998, 31). Elle précise que les féministes travaillant « du point de vue des femmes ne se contentent pas des standards de recherche scientifique traditionnels qui n'entrent en jeu qu'au niveau de l'opérationnalisation des recherches, mais cherchent à éliminer les préjugés à l'étape antérieure lorsqu'on formule les questions en établissant des critères pour déterminer les sites de connaissances les plus féconds » (Parent 1998, 31).

Objets de savoirs dès les balbutiements de la clinique transsexuelle qui pourrait être datée du début du XX^e siècle avec Dora (Dorchen Richter, 1922) ou la désormais célèbre Lili Elbe (1930), puis sujets de savoirs avec les *Trans Studies* américaines (Patrick Califia, Kate Bornstein, Riki Wilchins, Leslie Feinberg, Susan Stryker, Paisley Currah, Sandy Stone, Jacob Hale, entre autres), les trans comme « personnes singulières » ou « identités impensables », groupe minoritaire et minorisé, subalterne et opprimé – en suivant la pensée de Harding – ont depuis leur position concrète une connaissance à apporter du monde des femmes, des hommes et de leurs relations.

Notre recherche inscrite dans les Sciences de l'information et de la communication a montré que la médiatisation des personnes trans à la télévision a tout de suite imposé un modèle de représentation hégémonique. Ce modèle que nous avons nommé « l'institué transsexe » est particulièrement rassurant puisque le sujet ainsi représenté affirme publiquement adhérer au système sexe/genre. Il existe pourtant un second modèle, « l'institué transgenre », dont la représentation plus tardive reste confidentielle parce qu'elle est minorée. Elle n'est pourtant pas sans créer une « panique de genre » en raison de son inscription dans la pensée féministe et de son refus patent et motivé du système sexe/genre. Notre étude révèle également qu'il existe des discontinuités au sein de la représentation de la transidentité « consensuelle, montrable et acceptable » dans des traitements médiatiques précis et définis dans le temps : le bois de Boulogne avec l'association trans/prostitution/sida/criminalité ; les tests de féminité : trans/intersexe/tricherie/tromperie ; le cabaret : trans/spectacle/burlesque/comédie ; la sexualité : trans/corps/désir/libertinage, en sont quelques exemples. Ces associations ont été mises à jour à partir des données recueillies durant une recherche menée sur la construction médiatique des transidentités (2008-2012) sur la base d'un corpus construit à l'Institut National de l'Audiovisuel, couvrant la période 1946-2010. Si nous prenons l'exemple des tests de féminité, la thématique apparaît en 1988 dans notre corpus avec les controverses et débats à l'approche des Jeux Olympiques d'Albertville de 1992 (Espineira 2014). L'étude des sujets des journaux télévisés montre les confusions et les amalgames entre les cas d'athlètes intersexes et transgenres, associés à des cas de tricheries présumés ou avérés. Les thématiques liées à la prostitution, au cabaret ou encore au libertinage fournissent de nombreux autres exemples de médiatisations importantes d'un sujet précis donnant lieu à des associations récurrentes dans les différents genres télévisés (actualités : journaux télévisés, magazines de reportages ; fictions : téléfilms, séries policières, etc. ; divertissements : sketches, variétés, spectacles, etc.) sur une période donnée.

Ces discontinuités nous conduisent à croiser au moins deux approches intersectionnelles : « sexe, race et classe » proposée par Kimberlé Crenshaw, jusqu'aux développements effectués, en France, par Christine Delphy et Elsa Dorlin (Crenshaw 2005 [1994] ; Delphy 2006 ; Dorlin 2008) ; et « genre, race et médias » (« genre, race, classe » appliquée aux médias) développée notamment par Nelly Quemener et Maxime

Cervulle (2014). Ce positionnement nous permet de mettre en lumière certains mécanismes de pouvoir et de domination à l'œuvre dans la médiatisation des personnes trans, leur inclusion dans la culture et les imaginaires. Dès lors qu'il ne correspond pas aux critères d'une transidentité montrable et acceptable, le sujet trans se voit par exemple racisé quand il est associé à la prostitution, au VIH et à la criminalité, comme le montre l'étude du traitement médiatique du bois de Boulogne sur la période 1988-1992 (Espineira 2014). Les critères de classe, de genre et de sexualité sont aussi éclairants. La sexualisation du sujet, par exemple, devient une « sursexualisation » qui vaut disqualification quand le sujet affiche une orientation sexuelle autre qu'hétérosexuelle : sa sexualité n'est ni utile, ni docile, ni normale. La question de l'adhésion au système sexe/genre (Rubin 2011) est à notre avis centrale, car nous faisons le constat que la sexualité des personnes trans ne prend apparemment sens qu'à certaines conditions dans les discours médicaux et médiatiques. La pratique de la sexualité doit être *post op'*, c'est-à-dire consécutive à une opération de changement de sexe qui aurait pour vertu d'être « hétérosexualisante ». Les enjeux de l'épistémologie trans et féministe semblent donc importants pour une politique des alliances et pour un renouvellement de la critique de la réponse médicale, en particulier quand celle-ci réassocie sexe et genre.

Bibliographie

ABU-LUGHOD Lila, *Sentiments voilés*, traduit par Didier GILLE, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2008 [1999].

Agence de la biomédecine, Conseil d'orientation sous la présidence de M. le Professeur Patrick Niaudet, séance du 19 septembre 2013, « Procès-verbal du Conseil d'orientation du 19 septembre 2013 », [En ligne] : http://www.agence-biomedecine.fr/IMG/pdf/pv_co_19092013_dv.pdf. Dernière consultation : août 2015.

BERTINI Marie-Joseph, *Femmes, le pouvoir impossible*, Paris, Pauvert, 2002.

BUTLER Judith, *Trouble dans le Genre*, traduction de la seconde édition de *Gender Trouble* [1999] par Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2005.

BUTLER Judith, « Rendre justice à David : réassignation de sexe et allégorie de la transsexualité », *Défaire le genre*, traduit par Maxime CERVULLE, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 75-93.

CERVULLE Maxime et QUEMENER Nelly, « Genre, race et médias. Divergences et convergences méthodologiques dans les sciences de l'information et de la communication », in BOURDELOIE Hélène et DOUYERE David (dir), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication. Regards croisés*, Paris, Mare & Martin, 2014.

COULOMB-GULLY Marlène et RENNES Juliette, « Genre, politique et analyse du discours. Une tradition épistémologique française gender blind », *Mots. Les langages du politique*, n° 94, 2010.

CRENSHAW Kimberlé, « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité, et violences contre les femmes de couleur », *Les Cahiers du genre*, n° 39, 2005 [1994], p. 51-82.

- DAUMAS Cécile, « Tête à queue », *Libération*, 14 octobre 2008.
- DELPHY Christine, « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, 2006, pp. 59-83.
- DESPRET Vinciane, « Préface », in ABU-LUGHOD Lila, *Sentiments voilés*, traduit par Didier GILLE, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2008 [1999].
- DESPRET Vinciane, « En finir avec l'innocence. Dialogue avec Isabelle STENGERS et Donna HARAWAY », in DORLIN Elsa et RODRIGUEZ Eva (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, Actuel Marx, 2012.
- DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 2008.
- DORLIN Elsa, « Donna Haraway : manifeste postmoderne pour un féminisme matérialiste », *La Revue Internationale des Livres et des Idées*, 2009.
- DORLIN Elsa, « Homme/Femme © Des technologies de genre à la géopolitique des corps », *Critique*, n° 764-765, Paris, 2011.
- ESPINEIRA Karine, « L'inscription médiatique de l'intersexuation et de la transidentité dans la thématique des tests de féminités en télévision », in BISCARRAT Laetitia et al. (dir.), *Quand la médiatisation fait genre*, L'Harmattan, 2014, pp. 164-179.
- ESPINEIRA Karine, « La médiatisation des politiques transgenres : du statut de contre-public à l'inégalité de la représentation », *Revue Française des Sciences de l'Information et de la Communication*, n° 4, 2014. [En ligne] : <http://www.rfsic.revues.org/695>. Dernière consultation : août 2015.
- FELSKI Rita, *Beyond Feminist Aesthetics*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- FRASER Nancy, « Rethinking the public sphere: a contribution to the critique of actually existing democracy », *Social Text*, n° 25/26, Duke University Press, 1990.
- HARAWAY Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », in HARAWAY Donna, *Des signes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. par Oristelle BONIS, Paris et Arles, Jacqueline Chambon et Actes Sud, 2009, p. 267-355.
- JAMI Irène, « Donna Haraway, Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes, Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan », *Genre & Histoire*, n° 3, 2008. [En ligne] : <http://genrehistoire.revues.org/index405.html>. Dernière consultation : août 2015.
- PARENT Colette, *Féminismes et criminologie*, Bruxelles, De Boeck Université, 1998.
- PRECIADO Beatriz, *Testo Junkie, sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.
- RUBIN Gayle, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2011.
- SOULÉ Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherche Qualitatives*, vol. 27, n° 1, 2007.
- SANNA Maria Eleonora, « Donna Haraway, Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes », *Clio*, n° 32, 2010. [En ligne] : <http://clio.revues.org/index9952.html>. Dernière consultation :



août 2015.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, « Can the subaltern speak? », in NELSON Cary et GROSSBERG Larry (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, pp. 271-313.

STENGERS Isabelle, « À propos de Sciences et pouvoirs, la démocratie face à la technoscience. Entretien avec Isabelle Stengers », propos recueillis par Yves GUENIFFEY, *Drôle d'époque*, décembre 1997. [En ligne] : <http://droledepoque.lesdebats.fr/articles/no2/stengers.pdf>. Dernière consultation : août 2015.

ZAIDMAN Claude, « Ensemble et séparés », introduction à GOFFMAN Erving, *L'arrangement des sexes*, traduit par Hervé MAURY, Paris, Cahiers du Cedref et La Dispute, 2002.

Résumés

Cette contribution propose une réflexion sur la construction d'une épistémologie trans et féministe au sein de l'université quand on se pense comme membre d'un groupe subalterne. L'articulation des statuts d'*insider* et d'*outsider* (les limites et les avantages à être « du dedans » et « du dehors ») montre la construction de savoirs situés dans une dynamique constructiviste de l'espace public et de l'espace académique. Le métarécit de la recherche sur laquelle nous nous appuyons (une thèse de doctorat sur la construction médiatique des transidentités) donne les exemples d'une inscription dans les épistémologies féministes et des ouvertures inspirées par les *Trans Studies* anglo-saxonnes. Nous étudions et analysons les termes d'un discours sur soi comme étape nécessaire vers un au-delà de l'appartenance morale, de l'intimité et de la familiarité avec le terrain étudié. Pour ce faire, nous revenons plus précisément sur la notion d'épistémologie du point de vue (*standpoint epistemology*) proposée par Donna Haraway et ses développements. Avec les savoirs situés nous déplaçons le sujet dans le champ de la philosophie et reconnaissons le sujet trans comme sujet de savoirs grâce aux outils de la pensée féministe.

This contribution offers a reflection on the construction of a feminist and trans epistemology within the Academy when one thinks of themselves as a member of a subaltern group. The articulation of insider and outsider status – the limits and advantages of being “within” and “out of” – reveals the construction of situated knowledges within a constructivist dynamic of public and academic space. This paper is based on a research – a PhD thesis on the media construction of transidentities – whose metanarrative provides examples of an inscription within feminist epistemologies as well as thoughts inspired by Anglo-Saxon Trans Studies. We study and analyze the terms of a self-narrative as a necessary step to go beyond moral ties, intimacy and familiarity with the field of study. In order to do so, we go back on the notion of standpoint epistemology as it has been proposed by Donna Haraway and as it has been developed since then. With situated knowledges, we inscribe the subject within the field of Philosophy and we recognize the trans subject as a subject of knowledge through a feminist framework.

Mots clés



Savoirs situés, objet de savoirs, sujet de savoirs, épistémologie transféministe, intersectionnalité, privilèges.

Situated knowledges, object of knowledge, subject of knowledge, transfeminist epistemology, intersectionality, privileges.

À propos de l'auteure

Karine Espineira est sociologue des médias. Elle est allocataire de l'Institut Emilie Châtelet et engagée dans une recherche postdoctorale en Science politique, UMR LEGS, CNRS - Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis. Diplômée de l'Université de Nice Sophia Antipolis en Sciences de l'information et de la communication. Ses recherches en cours portent sur les politiques transféministes et les représentations des transidentités dans les médias. Elle est l'auteure entre autres de *Transidentités : Ordre et panique de genre* (L'Harmattan, 2015) et *Médiacultures : la Transidentité en télévision* (L'Harmattan, 2015).

Pour citer cet article

ESPINEIRA Karine, « Pour une épistémologie trans et féministe : un exemple de production de savoirs situés », *Comment S'en Sortir ?*, n° 2, automne 2015, p. 42-58.